Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 42 (1904)
Heft: 36

Artikel: Un sauveteur
Autor: L.R.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-201454

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 26.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

42me ANNÉE. — N° 36. FONDE EN 1861 PAR LOUIS MONNET ET H. RENOU Samedi 3 septembre 1904

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
Grand-Chêne, 11, Lausanne.
Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg, St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall, Lucerne, Lugano, Coiré, etc.

Rédaction et abonnements :
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE
SUISSE : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.
ÉTRANGER : Un an, fr. 7,20.
Les abonnements datent des 1er janvier, 1er avril, 1er juillet et 1er octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES
Canton: 15 cent. — Suisse: 20 cent.
Etranger: 25 cent. — Réclames: 50 cent.
la ligne ou son espace.
Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Les Pezette au Palais de Rumine.

Au Salon suisse du Palais de Rumine, dimanche après-midi. Les galeries sont envahies par une foule énorme : campagnards endimanchés, fusiliers de l'école de recrues, étrangers parlant toutes les langues, familles entières, pensionnats de jeunes filles, étudiants et étudiantes, artistes, ouvriers. M. Eugène Pezette est venu de Villars-Blesson avec sa *dame* et sa *demoiselle*. Ils sont pilotés par un exposant qui passe l'été dans leur ferme et qui s'adonne à l'impressionnisme verdâtre.

M. PEZETTE, *devant le « Tell » d'Hodler*. — Et celui-là qui a l'air de vouloir tout fracasser, qui est-ce ça pour un gaillard?

L'IMPRESSIONNISTE. — C'est Guillaume Tell, un chef-d'œuvre du grand maître Hodler. Voyez la vigueur de l'expression ; n'y sentez-vous pas frémir la haine populaire contre l'oppresseur ?

M. PEZETTE. — Pour sûr qu'il est rudement en colère. Me brûle s'il n'a pas envie de foncer sur le « Jésus-Christ » de mossieu Burnand !... Mais regardez-voir là-haut, cette vieille pernette sans pantet...

Mme PEZETTE. — Ne montre donc pas tous les potraits du doigt, Ugène, tu vas te faire remarquer.

M. PEZETTE. — La belle affaire ! On a payé sa place, on ne doit rien à personne, et puis on vaut bien autant que tous ces beaux messieurs qui font leurs fendants par là et qui n'ont peut-être pas même un franc cinquante dans leur portemonnaie !... *Il se plante de nouveau devant le tableau intitulé* : « *La toilette* »... Faut tout de même être un peu braque pour se faire peindre dans cet état et pour faire voir au monde ce qu'on ne devrait pas !...

L'IMPRESSIONNISTE. — Excellent morceau, encore, quoi que vous en disiez, M. Pezette ; c'est du même artiste qui a fait la *Crétine* que vous avez trouvée assez bonne.

M. PEZETTE. — La Crétine, passe encore ; c'est pas joli joli, mais c'est au moins une peinture qu'on ose montrer.

Mlle EMILIE PEZETTE. — Ce n'est pas une peinture, papa, c'est un pastel.

Mme PEZETTE, *arrêtée devant les « Taches de soleil » d'Amiet*. — Ti possible pour un affaire ! — A sa fille : Est-ce que tu distingues tierquechose dans cette toile toute bouchardée de vert ?

Mlle EMILIE. — J'avoue que l'effet n'est pas très heureux ; mais c'est de l'impressionnisme, maman, et j'ai entendu un grand critique dire qu'il n'y avait ici rien d'aussi fort

L'IMPRESSIONNISTE. — Ce critique était dans le vrai, mademoiselle. A mon humble avis, cependant, cette œuvre magistrale a un léger défaut : la figure n'est pas suffisamment verte.

M. PEZETTE. — Elle en a pourtant une puissante couche ! Ça doit être une effeuilleuse qui passait dans les vignes au moment où on sulfatait. T'enlève qu'on puisse peindre des horreurs pareilles !

L'IMPRESSIONNISTE. — Question d'art, monsieur Pezette, question d'art !

M. PEZETTE. — Je me moque pas mal de l'art, si ça vous fait des peintures qu'on n'a pas de plaisir à regarder !... Avez-vous jamais vu des femmes vertes se promener dans un jardin, monsieur le peintre ?... Non... Moi, non plus... Heureusement qu'il n'y a pas que ça, par ici, autrement on n'en aurait pas pour ses vingt centimes... Pourquoi ces messieurs les artistes ne font-ils pas tous de ces potraits comme ce bon grand-père qui apporte des grafions à sa petite-fille, ou comme ces gamines qui font voir leur carnet d'école à la mama, ou encore comme ce « Corcelles-le-Jorat » de mossieu Turrian, que c'est si bien peint qu'on reconnaît les maisons des Porchet rien qu'à la frête du toit ?

L'IMPRESSIONNISTE. — Il faudra réformer votre goût, monsieur Pezette, et vous y arriverez en suivant les progrès de l'impressionnisme.

M. PEZETTE. — On est un peu trop vieux pour ça, monsieur le peintre... Et puis, tenez, je vivrais deux cents ans, que je n'arriverai pas à comprendre ce que c'est que cette espèce de guillaume dans ce jardin où il y a toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

Mlle EMILIE. — Le catalogue intitule ce morceau *Vieux jardin*. Pour celui-là, papa, je suis comme toi, je l'abandonne aux impressionnistes.

Mme PEZETTE. — Voilà encore une peinture d'Hodler : *Le jeune homme admiré par la femme*. Il est bien minçolet, ce jeune homme, et, à moins que ce ne soit un fou, en a-t-on jamais vu se prestantifier tout nus avec des baguettes de coudre dans les mains ? Et ces matrones en robes de mousseline, qui le reluquent par dessus l'épaule ! Est-ce des manières à faire pour des personnes sérieuses ?

L'IMPRESSIONNISTE. — La valeur de cette œuvre superbe réside dans la pensée autant que dans la puissance du rendu. Avouez, monsieur Pezette, que c'est infiniment beau.

M. PEZETTE. — C'est beau et pouet.

Mlle EMILIE. — Maman, M. Schmidt... là-bas... Il nous salue.

Mme PEZETTE. — Qui ça, M. Schmidt ?

Mlle EMILIE. — Tu sais bien, le pensionnaire de M le pasteur, qui est venu à Villars-Blesson pour apprendre le français... Le voici.

Présentations. M. Schmidt salue en exécutant une sorte de plongeon et, le bras en équerre, serre la main à tout le monde, puis fait de nouveau mine de piquer une tête dans le parquet. Tout en parlant art avec le peintre, il se colle à la famille Pezette.

Mme PEZETTE. — J'ai assez vu de ces potraits, allons-voir maintenant vers les estatues.

M. SCHMIDT. — Afez-fous eu du blaisir, chusqu'ici ?

Mme PEZETTE. — Oh ! pour des beaux cadres, on a vu des beaux cadres ; mais, à force d'en voir, la tête finit par vous tourner.

Mlle EMILIE. — A propos de cadres, maman, le *Vieux jardin* n'est pas du tout une chose incompréhensible, comme je le croyais. M. Schmidt, qui est connaisseur, déclare que c'est tout bonnement une perle.

M. PEZETTE. — Eh ! bin, mé, vo lo dio tot franc, n'ein vudrè pas por mettrè ai cacaira.

Mme PEZETTE. — Quaize-té, Ugène, tu es pourtant bien toujou le même !... As-tu vu cette belle estatue d'Abel sur son lit de mort ?

M. PEZETTE. — Oué, à côté de ce luron qui embrasse sa bonne amie par devant le monde ; ils ne se gênent pas, ceux-là, mais ils profitent du bon temps et ils ont bien raison.

Mme PEZETTE. — Si on s'en allait, les jambes me rentrent dans le corps.

M. SCHMIDT. — Bermettez-fous à moi que che fous agombagne engore tans les grandes salons chusqu'à la borte ?

Mme PEZETTE. — Avec plaisir, monsieur.

M. PEZETTE. — Hum, hum !

Mlle EMILIE. — Que dites-vous, monsieur Schmidt, de cet intérieur de cabaret ? A en juger par les traits des consommateurs, la scène se passe dans votre canton.

M. SCHMIDT. — Toute chuste, mamzelle. Il est une tableau de restauration du ganton de Berne.

M. PEZETTE. — C'est bien des têtes de Confédérés, il n'y a rien à dire ; et puis qu'ils se paient du bon vieux, ces tonnerres ! de l'Aigle ou de l'Yvorne, ou je ne m'y connais pas !... Mais, si on faisait comme eux ? Il paraît que mossieu Haury a des bouteilles d'attaque ! On ne reverra pas si souvent une esposition comme celle-là non plus que ce Palais de Rumine. Respect, ma foi, pour les maçons qui ont ça bâti ; c'est une toute belle carrée !... Allons boire ce verre !

M. SCHMIDT. — Aurai-che touchours engore l'honneur et la choie d'agombagner ?...

V. F.

Un sauveteur. — L'incendie de Villamont me remet en mémoire un fait assez plaisant.

Jadis, dans certaines parties de notre canton, c'était la coutume — ce l'est encore, je crois — que le propriétaire d'une maison incendiée, quand il était en situation de le faire, offre aux pompiers et aux personnes qui s'étaient aidées à combattre le feu, une modeste collation, composée de vin, de pain et de fromage.

Il se trouvait parfois des indiscrets qui couraient les incendies, comme d'autres, les enterrements, dans le seul dessein de participer à la collation.

Un de ceux-ci, bien connu dans la contrée où il pratiquait — c'était à La Vallée, si je me souviens bien — arrive chez des personnes dont la demeure venait d'être détruite partiellement par le feu.

— Hé, bonjour.... Mais, mais, mais,... quel malheur !... Ah ! c'est déjà fini ?... Tant mieux... Quelle épreuve, tout de même ! Je suis bien avec vous, croyez-le.... Dites-moi,... avez-vous déjà mangé le pain et le fromage ?

L. R.